



**HAL**  
open science

## De l'air que l'on respire au foyer - Et de la libéralité relative de ses modes d'administration

Emmanuel Doutriaux

► **To cite this version:**

Emmanuel Doutriaux. De l'air que l'on respire au foyer - Et de la libéralité relative de ses modes d'administration. *Ambiances in action / Ambiances en acte(s) - International Congress on Ambiances*, Montreal 2012, Sep 2012, Montreal, Canada. pp.615-620. halshs-00745521

**HAL Id: halshs-00745521**

**<https://shs.hal.science/halshs-00745521>**

Submitted on 25 Oct 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# De l'air que l'on respire au foyer

## *Et de la libéralité relative de ses modes d'administration*

Emmanuel DOUTRIAUX

LACTH, École nationale supérieure d'architecture et de paysage de Lille, France

**Abstract.** *What is involved here is to show how, in a framework haunted "by nature" by the temptation of social hygienism, the shelter for the homeless, projects itself an atmospheric qualification where the relationship between ventilation, materialities and temporality is concerned about a relative porosity of practices. For the climate to make plays as a society to shape, political causes are back.*

**Keywords:** *climatic, politics, society, air, atmosphere, breathing*

Ce qui est visé ici, c'est de montrer comment, dans un cadre hanté « par nature » par la tentation de l'hygiénisme social, le refuge pour sans-abris, se projette une qualification ambiante où l'articulation entre aéraulique, matérialités et temporalités s'inquiète d'une relative porosité des pratiques. Dans le *faire climat* se joue ainsi un *faire société*, où la chose politique fait retour.

## **Le caritatif, ou le cas limite du *Faire société***

### *Écume des jours, paliers de la nuit*

J'ai récemment été en situation<sup>1</sup> de m'intéresser à la reconstruction du site de La Mie de pain, qui est la plus ancienne association caritative de Paris (créée en 1885). Outre les attendus techniques d'une organisation destinée à nourrir (600 couverts), héberger (360 lits) et « orienter socialement » des déshérités, la posture éthique du commanditaire faisait clairement la balance entre structuration de l'aide et libre détermination des individus, actualisant sous le signe de l'aménité la conception d'un tel programme.

La lettre de mission était basée sur de subtils équilibres entre polarités, en laissant aux personnes et aux situations le pouvoir de graviter des unes vers les autres. Devaient prévaloir les conditions d'un accueil « anonyme, inconditionnel et gratuit » en se gardant de sectoriser *a posteriori* dans l'hébergement une discrimination préalable, rendue nécessaire à l'entrée par le repérage des niveaux de dénuement physique, psychique et social des personnes. « Confort » et « convivialité » étaient invoqués de façon récurrente, sans devoir susciter pour autant une sédentarisation, la « réinsertion » dans la « société de droit commun » formant l'arrière-plan du passage par le centre d'hébergement<sup>2</sup>. Si la reconquête de l'intime (autour du lit et du bain) était le gage d'une reconstruction du soi, du moins

1. En qualité de conseil auprès d'Antoinette Robain & Claire Guieysse, architectes à Paris. Le concours de maîtrise d'œuvre a été remporté en 2009, l'opération devant être livrée en 2013. La maîtrise d'ouvrage est assurée par la Régie immobilière de la Ville de Paris.

2. Le contexte de la loi Droit au logement opposable (5 mars 2007) est pour beaucoup dans le bouleversement de la problématique caritative, car si elle impose à la puissance publique de délivrer à terme des conditions de logement pérennes pour tous les sans-abris, elle oblige transitoirement les institutions à « la continuité dans leur prise en charge ».

s'inscrivait-elle dans une « resocialisation » séquencée en diverses spatialisations (petites chambres collectives, entrées mutualisées, paliers, espaces de détente...).

Cela invita à penser un paysage de qualifications « ambiantielles » différenciées et inter-communicantes, plutôt qu'un bâtiment à enceintes étanches, en formant la figure d'un grand tamis apaisant – « un tamisage qui fait paysage » – pour dire l'office d'identification et de tri à l'entrée, mais aussi la liberté des allées et venues (y compris dans les extérieurs), la variation de leurs séquences et le libre choix de la sortie à l'air de la rue.

Ce sont ces délicates conditions de transit entre monde extérieur et intérieur du refuge, mais aussi entre les différentes « poches » du programme, dans les conditions à la fois d'un changement de milieu (de l'écoumène, au sens donné par Augustin Berque), mais aussi dans la forte réflexivité de la notion de milieu associé, comprise par Georges Simondon (où interagissent acteurs, « machine » et environnement), que l'intitulé de notre proposition – « écume des jours, paliers de la nuit »<sup>3</sup> – pouvait en première approche, de manière ambulatoire, donner à comprendre. Écume, tel un socle d'espaces communs diurnes fonctionnant de manière labile, un archipel d'îlots gravitant dans un réseau fluide de « poches d'air ». Paliers, soit l'association d'espaces de décompression intermédiaires, comprenant des galeries/balcons où fumer à l'air libre, et des alcôves « décapsulables » à la demande entre chambres pour former de petits « salons » nocturnes.

### *De l'hygiène sociale, ou l'invention de conditions d'air*

Asile, abri, hôtel, hôpital..., le centre caritatif est historiquement un peu tout cela à la fois, en associant les conditions de confort matériel d'un hébergement digne et les soins de l'âme qu'une vie en communauté est censée prodiguer au « naufragé ». Or dans la part non écrite, difficilement prescriptible, de la requête d'ambiance délivrée au « foyer », un rôle essentiel relève du « faire climat », si on entend par là le rôle joué par le projet architectural, dans le procès d'acclimatation qu'il met en œuvre – et par là d'acculturation relative –, au sens de l'invention de conditions d'air adéquates à un programme social<sup>4</sup>.

Si Banham plaiderait en 1969 pour une histoire de l'architecture qui rende compte de la trajectoire moderne, en délaissant l'imperium de la forme pour se concentrer sur la notion d'environnement – au sens artefactuel donné par la version anglo-saxonne de ce terme –, le seuil décisif de la production de l'air-design lui paraissait lié à la dissociation opérée par l'architecture de l'âge industriel, baignant dans une atmosphère désormais agressive, entre propriétés thermiques et chimiques de l'air.

Peter Sloterdijk revenait récemment (Latour, 2006) sur le projet « populatoire » associé à cette architecture du conditionnement d'air, en relevant l'importance des grandes serres entreprises au XIX<sup>e</sup> s., ces « conteneurs appropriés au séjour [des] plantes sous les conditions d'une migration accélérée ». En cela vivrions-nous toujours « à l'ombre de cette invention, de cette démocratie, de ce véritable saut en avant dans l'art de l'hospitalité pour gérer la mobilité humaine, animale et végétale ».

L'association de ces deux paradigmes, séquençage aéraulique et administration migratoire, nous semble déterminer l'hygiène sociale dont le programme d'hébergement caritatif a pu représenter le modèle pendant l'âge moderne. Or à peu de distance de La Mie de pain se situe La Cité de refuge de L'Armée du salut, qui constitue sous cet angle le parfait référent.

---

3. *D'avantage qu'au roman éponyme de Boris Vian, la notion de l'écume questionne ici l'irruption de « l'air dans un endroit inattendu » – selon la définition qu'en donne Peter Sloterdijk.*

4. *Voir la thèse de Rémy Luglia, « L'émergence de la protection de la nature en France (1854-1939). La Société d'acclimatation, témoin et acteur du courant naturaliste », Paris, Sciences Po, 2012.*

### *Respiration exacte et mur neutralisant*

Entre 1929 et 1933, Le Corbusier réalise la Cité pour héberger et mettre au travail entre 500 et 600 nécessiteux. Brian Brace Taylor (1980) a montré comment, dans le contexte de l'entre-deux-guerres, le programme de l'Armée du salut relève à la fois de l'assistance (restauration, hébergement), de l'éducation (travail obligatoire) et de l'élévation (une chapelle au centre), en n'évadant pas la dimension prosélyte d'un projet moral et religieux, en phase avec la conception élitaire de la réforme sociale à laquelle souscrit l'architecte.

Ceci étant – Vanessa Fernandez et Emmanuelle Gallo s'en font l'écho<sup>5</sup> –, cela n'enlève rien au caractère exceptionnel d'un projet ne consistant à rien moins qu'à transférer à un ensemble caritatif les conditions de confort programmatique, équipementiel et climatique, dont seuls sont à l'époque dotés quelques programmes de luxe.

L'essentiel qui nous occupe tient au postulat climatique de l'affaire. Il repose sur une double élimination – de la fenêtre et du mur – au profit de l'enveloppe hermétique du *pan de verre*, auquel est associée la *respiration exacte*, soit un conditionnement de l'air intérieur consistant en un réseau de vapeur sous vide, chauffée en cave, brassée à la demande à de l'air frais extrait en toiture et filtré, le tout étant soufflé dans les communs (dortoirs, réfectoires, etc.) par des aérothermes – sans que la question de l'extraction ne soit traitée autrement que par tirage naturel, et sans que le système ne s'identifie *stricto sensu* au double-flux de génération actuelle, les échangeurs à plaque autorisant la récupération calorifique de l'air vicié n'étant alors pas connus. À cette respiration dite « exacte », déterminée en amont du réseau sur la base de l'estimation par « l'un » du niveau calorifique et du débit aéraulique requis par « tous », court la rumeur tenace que l'architecte ait voulu coupler la formule du *mur neutralisant*, qui formait le complément théorique de cette hypothèse technique : soit une double paroi de verre comprenant une lame d'air chauffée l'hiver et ventilée en saison chaude pour conjurer l'effet de serre. L'examen des archives (Fernandez & Gallo) ne fait pas crédit à cette hypothèse, bien que l'exposition plein sud du mur rideau à simple peau et simple vitrage ne puisse à l'évidence être pondérée par une forte circulation d'air.

De fait sera vite avéré l'échec du dispositif. Les dommages subis par le bâtiment durant la guerre seront l'occasion pour l'architecte d'opérer dans les années cinquante une révision drastique du système, en plaçant des brise-soleil en amont d'une façade dorénavant protégée des échauffements pour une part substantielle de sa surface, le réseau de chauffage en revenant à la solution conventionnelle des radiateurs.

Si on consent un instant à oublier ces aléas de fonctionnement, et si on concède un effet de conjoncture défavorable (transfert culturel d'une climatisation à l'américaine, économie d'après-guerre pour un programme « très social »), il convient de créditer l'architecte d'une capacité marquée à l'anticipation. S'esquisse une technologie environnementale dont Banham a dit avec raison qu'elle préfigure l'économie du circuit d'air étanche qui, 30 ans plus tard, sera de la conquête spatiale (cabine Apollo) ou océanique (sous-marin atomique). Mais l'invention tient avant tout d'une brillante élaboration rhétorique qui n'a d'égal que l'inscription idéologique du projet. *Respiration exacte* et *mur neutralisant*, il faut peser le poids des mots pour se convaincre de leur caractère percussif. Dans *L'œuvre complète*, l'architecte dit le projet en ces termes : « Un vitrage orienté au sud est une source de calories inestimable et constitue [...] une grande économie tant dans l'installation des appareils de chauffage que dans la consommation de ceux-ci. Le pan de verre, par contre, est périlleux en été si les méthodes dites de "respiration exacte" ou d'"air vivant" ne sont pas appliquées. Mais si un circuit d'air est établi à l'origine dans une des parties fraîches du bâtiment, le vitrage n'intervient plus comme agent de malaise, puisque les poumons des habitants sont constamment remplis d'un air agréable en mouvement qui ne fait que passer. » Une pièce

---

5. Dans un rapport pour le compte des architectes aujourd'hui en charge de sa réhabilitation, François Gruson – agence OPERA, Lynn Fullerton Pennec architecte associée – et François Châtillon, architecte en chef des monuments historiques.

remarquable paraît confirmer cette injonction respiratoire, à savoir le schéma de fonctionnement de ces « pulsairs » (ou aérothermes), dont la caractéristique d'objet technique abstrait – au sens où l'entendrait Simondon – joue de leur préséance sur les organes pulmonaires humains qu'au demeurant ils métaphorisent, pour délivrer un équilibre atmosphérique constant, déterminé centralement.

### *L'âge du sanatorium*

On peut invoquer, pour évaluer cette recherche, les typologies de l'hôpital, de la fabrique, du casernement, voire de la prison – ce que la fonction asilaire pourrait donner à penser. Dans une exposition au grand jour qui fait figure de manifeste, le Refuge conjugue logique du classement (filtrage à l'accueil, séparation des sexes et des générations, organisation pendulaire du temps rythmé à la cloche), incitation au travail (régé dans les ateliers du sous-sol, les hébergés devant viser leur insertion économique) et sollicitation du « vivre ensemble » (que les activités récréatives du *basement*, à l'articulation de la ville et du refuge déploieront opportunément). Il ne serait que de réaliser l'importance de la chapelle, comme clef de voûte de l'ensemble, pour comprendre que le dispositif entier ne vise pas autre chose qu'une rédemption *de vivo*, au bon air de l'institution asilaire avant que de « recraché » ses hôtes dans les rues-corradors des âmes noires. Exactitude atmosphérique et visibilité des mœurs font ainsi bon ménage.

Brian B. Taylor achève son ouvrage en faisant référence au foucauldien *Surveiller et punir*. Plus encore, avec le « faire vivre » et le « laisser mourir » se substituant à l'ancien « faire mourir ou laisser vivre » du pouvoir discrétionnaire, Foucault avait montré qu'organisation de la production et gestion du vivant formaient la matrice des sociétés disciplinaires. En cela les grandes machines à acclimatation des collectifs modernes n'auraient visé à rien moins qu'à assurer les conditions de la formation d'un puissant bio-pouvoir. Mais il se pourrait aussi que la forme exemplaire de l'asile sanctionne l'existence d'une biopolitique appliquée non plus aux corps des individus, mais « à la multiplicité des hommes comme masse globale affectée de processus d'ensemble qui sont propres à la vie » (Foucault, 1997). Sur ce terrain se sont depuis lors aventurés Giorgio Agamben, Roberto Esposito, ou un Toni Negri voyant la biopolitique dans une optique différente, comme le « complexe des résistances » et des « expériences de subjectivation et de liberté » (Negri, 2004), ce qui ne serait pas sans nous adresser cette fois à des conceptions moins unitaires du *faire société* et donnerait sans doute prise à des pratiques de la porosité.

Une figure sous-jacente paraît hanter mieux encore l'opération de la rue Cantagrel : celle du sanatorium. Soit un programme inventé au cours du XIX<sup>e</sup> s. (Cremnitzer, 2005) pour soigner les maladies tuberculeuses, et dont les vertus thérapeutiques auront toujours été basées sur des pré-supposés empiriques – la respiration du bon air (iodé à la mer, ozoné à la montagne) et l'exposition au soleil. Un type de bâtiment « radiant », privilégiant les expositions au sud, les sols lessivables, les surfaces murales immaculées, le mobilier « volant » et les façades largement escamotables sur les terrasses du plein air, tout en proscrivant énergiquement tous les angles morts, nids à microbes des plis ombreux. Dont les vertus supposément thérapeutiques auront elles seules fait l'office, le corps médical mis en scène par Thomas Mann dans le roman de l'air curatif qu'est *La montagne magique*, se contentant de donner le change en exerçant sur ses ouailles le pouvoir prescriptif d'une durée sans traitement.

Dans le cas présent, si la vacance diurne de l'asile et les aléas du climat parisien – pour des motivations là encore essentiellement empiriques<sup>6</sup> – proscrivent le plein air dans les dortoirs, cela sera au prix d'un découplage de la fonction respiratoire d'avec la fonction radiante, de ce double artefact du pan de verre et de la respiration exacte, ou – en d'autres

---

6. Quand d'une main Le Corbusier défend l'hygiène des façades hermétiques pour les dortoirs, il plaide de l'autre pour l'ouverture de la crèche en terrasse et l'installation d'un solarium sur le toit.

termes – en se proposant de donner au bâtiment tout entier l’occasion de donner à « s’insoler » et à respirer *juste* aux corps qu’il héberge. Voir à respirer en leur nom, puisque le niveau de contraintes qu’il exerce sur eux sera plutôt l’expression d’un exact standard que d’un juste confort – mais encore faudrait-il ici faire la part du normé et du sensible<sup>7</sup>.

## Le poreux, ou les cas limites du *Faire climat*

À La Mie de pain se met aujourd’hui en œuvre un paysage climatique décliné en 4 régimes :

- « l’actif pur » ou « le clinique » des espaces communs n’échappant pas au double-flux (débrayable l’été dans les espaces non techniques) dans un registre de la dépression qui est le fait de l’école latine (à la différence de la surpression à l’allemande) ;
- « le classique » des locaux humides en simple flux (salles de bains, sanitaires associés aux chambres) ;
- « le vernaculaire » des chambres en ventilation naturelle associées au « tirage » des locaux humides adjacents ;
- enfin « le pur passif » de galeries palières non chauffées dotées de balcons communs orientés sud, à ventilation naturelle, fonctionnant en dépression quand les fenêtres sont ouvertes, et en surpression progressive quand l’effet de serre commence à jouer.

Avant même que le travail architectural ne passe au crible d’autres formes de qualification – par la couleur, la matière, la lumière, les activités possibles – et que l’« ambientalisation » ne contribue à complexifier encore l’appréhension des « espaces » –, ne peut-on s’interroger sur l’étonnante démultiplication des conditions d’air, qui est désormais le lot des architectures que nous occupons ? Que cela produit-il, au fond, que de passer sans cesse du confiné à l’ouvert, du clinique/aseptisé/thermiquement égal à de l’impur/thermiquement variable, ou de la surpression à la dépression ? Quel air vivons-nous ? Comment le corps s’en ressent-il ? Que désirons-nous ?

Ce qui se joue ici n’est certes pas révolutionnaire, il s’agit de garantir dans les chambres, où cela est crucial, de pouvoir ouvrir la fenêtre à volonté. Mais pour tendre à une forme de « ventilation naturelle assistée » telle qu’invoquée par l’architecte Nicolas Michelin<sup>8</sup> – cela nécessite, dans un contexte sociétal singulièrement différent des années 30 (agenda 21, Plan climat, réglementations thermiques toujours plus rigoureuses), une application très sélective des exigences, en s’adossant à une force et une finesse de calcul bien supérieure (d’où la fortune des bureaux techniques spécialisés) à celle du double-flux généralisé.

### *Des régimes d’air à clapets*

Il y va là d’un paradoxe étonnant : quand l’âge de l’utopie autorisait des expériences radicales sur une base scientifique fragile, prévaut aujourd’hui la situation inverse. N’est-il pas étonnant qu’en un demi-siècle les positions n’aient cessé de varier entre la doctrine d’un air clinique – propre, stable en pression et continu en température – libéré de tous les miasmes, artefact des conditions optimales d’un climat tempéré, et celle d’un air sauvage – impur, instable en pression et discontinu en température, celui des variations saisonnières, en sollicitant les courants d’air à l’appui d’une technologie sophistiquée ?

Cette controverse sur l’hermétique et le poreux rencontre des enjeux techniques et sociétaux sur le contrôle de l’air dans des contextes qui apparaissent consécutifs mais sont aussi, à y bien réfléchir, concomitants, et invitent, à la suite d’Agamben, Didi-Huberman ou Latour,

---

7. On se reportera à ce sujet aux travaux de l’équipe du CRESSON à l’ENSA de Grenoble, plus particulièrement ceux de Grégoire Chelkoff, Pascal Amphoux et Nicolas Tixier.

8. Dans le cas de la VNA, l’extraction s’effectue par mise en dépression d’un conduit shunt à l’ancienne assistée par installation d’une cheminée aéraulique sur le toit. C’est là une configuration équivalente à la turbine de Guimbal (Simondon, 1958), ce milieu associé qui est « régime des éléments naturels entourant l’être technique, lié à un certain régime des éléments constituant l’être technique ».

à penser le temps « devant nous » plutôt qu'en une trajectoire fléchée où ce qui nous est contemporain se bornerait à l'actuel. Ainsi voit-on s'associer la respiration exacte des modernes, l'effet de serre revisité par les alternatives, le double flux des libéraux. À l'heure de Copenhague et de la globalisation climatique, les contraintes se réagencent en s'inversant, la quête de la pureté de l'air s'inquiète de l'émission du produire propre ; celle de sa valorisation énergétique honore la réception du consommer peu.

Écartant le schéma trop simple d'une PassivHaus confinée dans le parfait thermos de son enveloppe<sup>9</sup>, ces expériences actuelles jonglent entre climatique « active » (sobriété en calcul, sophistiquée matériellement) et climatique « réactive » ou « ventilo-sensible » (sophistiquée en calcul, simple matériellement). Ce faisant elles réinvestissent le potentiel de climats intérieurs à qualifications variables en favorisant au final une forme de flou relatif dans la détermination, d'inexactitude dans le ressenti, voire même de (saine) inquiétude.

À l'heure où de premières études relèvent les miasmes engendrés par effet retour dans les climats artificiels désormais trop étanches, le *well tempered environment* paraît se retourner sur lui-même en rendant désirable une relation au facteur climat extérieur dans le bilan thermique « bâtiment » pour assumer une variabilité des climats intérieurs – tel le brut hédoniste des espaces-tampons des Lacaton et Vassal, ou le ludique chic des pavillons de Philippe Rahm fonctionnant comme autant de « questionnaires à cases multiples où toutes les options seraient cochées à la fois » : infinie variation des climats intérieurs par combinaison des facteurs température, humidité, éclairage.

## Remerciements

Antoinette Robain & Claire Guieysse, François Gruson et Lynn F. Pennec, Vanessa Fernandez

## Références

- Banham R. (1969, 1984), *The Architecture of well-tempered environment*, Chicago, The University of Chicago Press
- Berque A. (2000), *Écoumène, introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin
- Cremonitzer J.-B. (2005), *Architecture et santé, le Temps du sanatorium en France et en Europe*, Paris, Picard
- Foucault M. (1997), *Il faut défendre la société, Cours au collège de France 1975-76*, Seuil
- Latour B. & Gagliardi P. (2006), *Les atmosphères de la politique*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond
- Le Corbusier, *L'Œuvre complète 1929-34*, Zürich, Willi Boesiger
- Mann Th. (1924), *Der Zauberberg*, Berlin, S. Fischer
- Hardt M. & Negri. (2004), *Multitude : Guerre et démocratie à l'époque de l'empire*, Paris, La Découverte
- Simondon G. (1958), *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier
- Taylor B. B. (1980), *Le Corbusier, la cité du refuge, Paris 1929/33*, Paris, l'Équerre

## Auteur

Emmanuel Doutriaux est architecte, enseignant à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris Val-de-Seine, membre du laboratoire Lacth à l'École nationale supérieure d'architecture et de paysage de Lille, doctorant au sein du Gerphau (dir. Chris Younès) à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris La Villette. e.doutriaux@wanadoo.fr

---

9. Voir à ce sujet l'œuvre emblématique de l'artiste Erwin Wurm : *The fat house* (2003).